



Veillée pénitentielle présidée par le pape François
1er octobre 2024 - Basilique Saint-Pierre, 18h00 CET

TESTIMONIES

*** GUERRE

Sœur Deema, originaire de Homs, une ville syrienne profondément marquée par les blessures de la guerre. Religieuse de la communauté monastique d'al-Khalil (l'ami de Dieu) fondée en 1991 dans le monastère syro-catholique de Saint Moïse l'Abyssinien par le père Paolo Dall'Oglio S.J avec Jacques Mourad.

Je m'appelle Deema et je suis originaire de Homs, une ville syrienne profondément marquée par les blessures de la guerre. Je suis une sœur de la communauté monastique d'al-Khalil (l'ami de Dieu) fondée en 1991 au monastère syro-catholique de Saint Moïse l'Abyssinien par le père Paolo Dall'Oglio S.J avec Jacques Mourad.

Je suis ici aujourd'hui pour partager un témoignage que les mots ont du mal à exprimer. Il s'agit d'une expérience de profonde douleur, qui souvent pousse à s'enfermer dans son propre tourment, sans parvenir à entrer en contact avec la douleur des autres. La guerre, en effet, ne détruit pas seulement les bâtiments et les routes, mais elle frappe les liens les plus intimes qui nous attachent à nos souvenirs, à nos racines et à nos relations.

Durant la guerre syrienne, les parties combattantes ont systématiquement cherché à isoler les zones, éloignant aussi les expériences vécues dans les quartiers voisins. Cela a progressivement facilité l'éloignement de toute forme d'empathie, désignant l'autre comme ennemi, jusqu'à arriver, dans des cas extrêmes, à le déshumaniser et à justifier son meurtre. Un de mes amis chrétiens m'a dit un jour : tu sais, je n'ai pas peur de la mort en soi, mais j'ai peur de mourir tué un de mes amis musulmans.

Je me souviens très bien des yeux remplis de larmes des jeunes provenant de différentes zones, quand ils apprenaient l'expérience de l'autre ; dans ces moments-là, les barrières des préjugés s'effondraient et le voile de la déshumanisation de l'autre tombait.

Beaucoup de jeunes ont choisi, pour différents motifs, la voie de la violence, et il ne s'agit pas seulement ici de musulmans. Beaucoup de jeunes, et il ne s'agit pas seulement ici de chrétiens, ont aussi consacré leur temps à rendre visite et à secourir les familles dans le besoin ou à donner un sourire aux enfants. Dans notre monde, hélas blessé par tant de violence, l'urgence est de travailler sur les relations. Ce travail requiert un effort extraordinaire. La guerre, en effet, réussit souvent à faire ressortir les côtés les plus mauvais de nous, mettent en lumière l'égoïsme, la violence et l'avidité. Toutefois, elle peut aussi faire ressortir le meilleur de nous : la capacité de résister, de nous unir dans la solidarité, de ne pas céder à la haine.

Face à l'horreur de la guerre, il est facile de se laisser submerger par l'impuissance, en risquant de tomber dans le désespoir, dans la colère, en désirant dénoncer à voix haute toute sorte d'injustice. Toutefois, ce sentiment d'impuissance peut précisément se transformer en un engagement et cette colère peut devenir une lumière. Il s'agit d'un engagement dans la résistance non violente qui, avec de grands efforts, renonce à tout acte ou pensée violente. Cette attitude non violente devient une dénonciation silencieuse mais puissante contre ceux qui tirent profit de la guerre, en vendant des armes, en conquérant des terres ou en accroissant leur pouvoir. Cela peut sembler utopique, mais ça ne l'est pas. Nous l'avons vécu, comme communauté, en cherchant à allumer de petites lumières dans



l'obscurité de la guerre. Nous avons cherché à créer des possibilités de rencontre et des opportunités pour les jeunes, en nous engageant à créer des lieux de dialogue et de croissance qui sont fondamentaux pour reconstruire des relations et l'espérance en l'avenir.

Tout ceci n'aurait pas été possible sans la solidarité de beaucoup, non seulement matérielle mais surtout morale et spirituelle. En ce sens, la guerre a aussi été une occasion pour percevoir la grâce de faire partie d'une Église universelle, que nous célébrons aujourd'hui sur le chemin vers la synodalité, où la douleur d'un membre est secourue avec amour et gratuité.

Cela nous a permis de recueillir parmi les ruines de la souffrance humaine les trésors les plus précieux : la solidarité et la fraternité, qui continuent à briller comme des signes d'espérance et de paix.

Même dans les moments les plus sombres, où les cris peuvent s'élever vers Dieu en demandant pourquoi ou lorsque les doutes sur Sa présence se bousculent dans notre esprit, c'est la précisément que l'on peut rencontrer Dieu. Comme l'a écrit une de nos amies dans le titre de son livre sur l'expérience dans les pays du Moyen-Orient frappés par la guerre : Dieu au milieu des ruines.

*** ABUS

*Le baryton sud-africain **Laurence** a d'abord suivi une formation vocale à l'université de Cape Town, en Afrique du Sud. Laurence a commencé sa carrière d'opéra et de concertiste en Allemagne après avoir terminé ses études à la Hochschule für Musik de Munich avec, entre autres, des master classes d'interprétation de chant avec Hans Hotter, Dietrich Fischer Dieskau et Brigitte Fassbender. Il a ensuite effectué trois résidences à l'Opéra d'État de Kassel, à Braunschweig et au Gärtnerplatz Theater de Munich. Il a chanté dans de nombreux théâtres européens tels que l'Opéra royal de Stockholm, le Théâtre national de Prague, l'Opéra d'Istanbul ainsi que les théâtres d'État de Hanovre et de Mannheim, le Prinzregententheater de Munich et le Cuvillies Theater de Munich. Laurence chante tout le répertoire de baryton en tant qu'artiste indépendante, se spécialisant dans les rôles dramatiques de Verdi et de Wagner. Laurence est également une interprète enthousiaste de chansons d'art et s'est produite dans de nombreuses salles à travers le monde avec des accompagnateurs tels que Gabriel Dobner et Alfons Kontarsky.*

Bonsoir à tous, Je me présente devant vous aujourd'hui en tant que survivante d'abus sexuels commis par un membre du clergé catholique.

Une histoire personnelle :

Loin de Rome, dans une petite ville d'Afrique du Sud, un prédateur s'est intéressé à moi, un enfant de 11 ans. Pendant plusieurs mois, il a utilisé les éloges, les punitions physiques, la manipulation psychologique et tous les autres outils de son arsenal pour me manipuler et me préparer. Enfin, par un beau matin d'Afrique du Sud, il m'a emmenée par la main dans un endroit sombre où, dans un silence criant, il m'a arraché ce qui ne devrait jamais être arraché à un enfant. Cela fait maintenant cinquante-trois ans que je suis condamnée à marcher avec l'empreinte de cet agresseur sur mon âme. Ce moment, avec tous ses détails sordides, fait partie de mon être physique et de ma conscience ; et il est aussi présent aujourd'hui qu'il l'était lorsque s'est produit le viol choquant et l'abus d'un enfant de onze ans par un homme adulte. Mon histoire est une parmi tant d'autres, et c'est en partageant ces expériences et en les affrontant sans crainte que nous faisons la lumière sur cette obscurité perfide particulière.



Les conséquences psychologiques :

L'impact de ces abus est profond et durable. Pour les victimes, le bilan psychologique comprend souvent des sentiments de trahison, de honte, d'anxiété, de dépression et même de stress post-traumatique, par exemple, la contemplation du suicide. Ces effets ne se limitent pas aux seules victimes ; ils se répercutent sur les familles, les amis et les communautés. L'abus d'un enfant par une personne de confiance – un prêtre, un mentor, un représentant de Dieu – inflige des blessures qui peuvent prendre toute une vie à guérir, si elles le font un jour.

Visages anonymes :

L'un des aspects les plus déchirants de cette question est l'anonymat qui fréquemment l'entoure. De nombreux survivants restent anonymes et ne sont pas entendus, leur histoire étant étouffée par la peur, la stigmatisation ou les menaces. Les visages des victimes sont trop souvent estompés, historiquement cachés derrière un voile de secret que l'Église, historiquement, a maintenu avec complicité. Cet anonymat sert à protéger les auteurs plutôt que les victimes, ce qui complique la tâche des survivants pour obtenir justice et celle des communautés pour guérir.

Manque de transparence :

Le manque de transparence au sein de l'Église est un facteur clé qui a perpétué cette crise. Pendant des décennies, les accusations ont été ignorées, dissimulées ou traitées en interne plutôt que signalées aux autorités. Ce manque de responsabilité a non seulement permis aux abuseurs de poursuivre leur comportement, mais a également érodé la confiance que tant de personnes plaçaient autrefois dans l'institution. La réticence à aborder ouvertement ces crimes a été un mauvais service rendu aux victimes et une trahison des responsabilités éthiques et spirituelles de l'Église.

Effets sur la société :

Les conséquences de ces abus dépassent largement les murs de l'Église. Ils ont ébranlé la foi de millions de personnes, terni la réputation d'une institution que beaucoup considèrent comme un guide et provoqué une crise de confiance qui se répercute dans la société. Lorsqu'une institution aussi importante que l'Église catholique ne protège pas ses membres les plus vulnérables, elle envoie le message que la justice et la responsabilité sont négociables, alors qu'en réalité, elles devraient être fondamentales.

***** MIGRANTES**

Sara, Directrice de la Région Toscane de la Fondation *Migrantes*, avec Solange (originnaire de Côte d'Ivoire), provenant du diocèse de Massa et Carrare Pontremoli.

Je m'appelle Sara. Je suis la Directrice de la Région Toscane de la Fondation *Migrantes* et, avec Solange, nous venons du diocèse de Massa et Carrare Pontremoli.

Le Port de Carrare, dans la haute mer Tyrrhénienne, à 700 milles marins de Lampedusa, a été déclaré, depuis un an et demi, “ Port sûr ” pour l'abordage des embarcations des ONG qui secourent les migrants à bord d'embarcations de fortune en mer Méditerranée : la route de la Méditerranée est considérée comme la route migratoire la plus dangereuse au monde, car six personnes en moyenne y perdent chaque jour la vie.

Dans notre port, sur nos côtes, arrivent ceux qui ont survécu, ceux qui ont réussi : des personnes qui ont traversé le désert, qui ont souffert de soif et de faim, qui ont subi des violences en tout genre, dont



ils portent des signes évidents dans leur corps et sur leur peau, ainsi que des signes difficilement visibles dans leur âme et dans leur psyché ; et souvent ces derniers sont les plus douloureux pour leur dignité et les plus difficiles à soigner.

“ Les survivants ” sont ces migrants qui, par le jeu du destin, étaient sur le bon bateau qui n’a pas coulé, au bon moment parce qu’il n’y avait pas trop de tempête et au bon endroit de la mer car, après quelques jours de navigation, ils ont été aperçus et récupérés. Tout cela ressemble à un jeu brutal du destin, dont nous sommes des “ spectateurs ” car nous ne pouvons rien faire d’autre qu’attendre sur la rive ceux qui ont survécu : nous qui nous réjouissons pour ceux qui arrivent vivants parmi nous ; mais avec un sens de culpabilité pour ceux qui n’ont pas réussi. Un sens de culpabilité encore plus enraciné chez ceux qui ont survécu là où bon nombre de leurs compagnons de voyage, du voyage pour la vie, ont échoué : ils sont morts, souvent dans le silence et dans l’anonymat, car personne ne saura jamais ni où ni quand.

Le moment de la descente du bateau qui les a secourus est, à chaque fois, un moment riche en émotions pour nous tous. Ce sont les yeux qui parlent, des yeux noirs qui reflètent tout ce qu’ils ont vu et vécu, car on y voit le souvenir douloureux de ceux qui n’ont pas réussi et la peur de ces moments interminables où, plus fort que la solidarité, qui est absente sur les “ barques de l’espérance”, c’est l’instinct de survie qui a prévalu et qui a ôté l’humanité d’un geste, d’une caresse.

L’expérience de la barque n’est pas celle de ceux qui vivent un cheminement de vie en communion avec d’autres personnes : ce n’est pas la solidarité d’un unique peuple, c’est le hasard de se retrouver là ensemble, les uns sur les autres, unis par un même destin qu’ils vivent dans la solitude pour leur survie. Comme c’était le cas dans les camps d’extermination où les hommes et les femmes perdaient leur identité d’individus, de communautés, de peuple et n’étaient plus des personnes, mais des nombres, des corps qui cherchaient à survivre, souvent au détriment des autres.

Au Port, ils débarquent par petits groupes. D’abord les malades ; puis les femmes avec les enfants ; ensuite les mineurs non accompagnés, et enfin les hommes. Une descente qui témoigne de la solitude, même des familles, qui ne descendent jamais ensemble et que nous aidons à se reconstituer dès qu’elles débarquent, souvent avec d’énormes problèmes.

Parfois, un frère, un fils, un neveu, qui ont déjà vécu cette expérience, arrivent à Carrare, dans la zone située en dehors du port, principalement en provenance du Nord de l’Europe. Ils ont suivi sur les cartes nautiques numériques le voyage de leurs proches, sans savoir s’ils sont vraiment à bord de l’embarcation qui les transporte en lieu sûr. Ils les cherchent derrière les barrières, vivant la terreur de l’espoir qui, dès qu’ils parviennent à les reconnaître et à les rencontrer, se transforme en un flot de larmes et d’embrassades.

Entre le moment du débarquement et celui du départ vers les différentes destinations, il s’écoule environ dix heures ou plus, en considérant les soins, leur identification et les prises d’empreintes. Des heures très précieuses pour nous, bénévoles : leurs yeux te scrutent, pendant que tu essaies de les rassurer, de parvenir à les réunir avec leurs proches et amis qui étaient avec eux sur le bateau, notamment lors de leur destination finale ; ils veulent comprendre ce qui va se passer ensuite, ils veulent parler et te racontent leur histoire d’un seul trait.

Les femmes sont les plus silencieuses et invisibles, et c’est elles qui commencent à raconter leur histoire ; le choix de quitter une maison qui n’était pas sûre, où tu étais séquestrée par un père, un mari violent, le père de tes enfants... Et un jour, une connaissance, prise de compassion, t’aide à fuir, pour entreprendre un voyage dont le seul but est de t’éloigner de la violence d’une vie de maltraitance.



À la fin, la seule option qui te reste est de fuir : tu laisses tes enfants parce que tu crains qu'ils ne supportent pas un voyage si difficile durant lequel tu ne pourras pas les protéger, et avec eux, tu laisses une partie de toi-même.

De plus en plus seule, même physiquement entourée d'autres personnes, tu traverses des pays, des déserts, et tu rencontres la violence qui t'arrache les dernières choses qui te restaient : ton corps et ta dignité.

Arrivée en Libye ou en Tunisie, il te reste la dernière étape vers l'Europe, et souvent tu voudrais revenir en arrière, mais tu ne peux plus. Et tu as peur. Peur de la mer, de cette étendue d'eau qui, de mirage d'espoir de vie, devient un mur de vagues d'eau insurmontable. Tu n'as pas d'autre choix : si tu veux avoir ne serait-ce qu'une chance de survivre et de continuer à donner de l'espoir à tes enfants, tu t'embarques. Poussée sur des barques, frêles coques de noix dans une mer d'eau gigantesque, tu affrontes l'obscurité ; et tu es seule au milieu de tant d'autres... trop nombreux qui crient, pleurent quand les vagues grossissent, quand les réserves d'eau et de nourriture s'épuisent, quand le moteur s'arrête par moments, quand la barque prend l'eau, cette eau salée qui se mélange au carburant restant et à l'huile brûlante qui te brûle les jambes, surtout les tiennes, parce que tu es une femme et qu'on t'a placée plus près du moteur... Et tu penses que tu ne vas pas y arriver, et tu te débats, tu cries et tu cherches avec tes mains une aide que ceux qui sont avec vous ne peuvent pas te donner car ils sont comme toi... des migrants fantômes en pleine mer... jusqu'à ce que quelqu'un vienne te secourir, et enfin, tu débarques. Une main t'attrape : tu as survécu !

Tes yeux, tes mains racontent un sentiment de vide ; mais aussi la peur que ton corps, en plus des cicatrices, porte le fruit, dans ton ventre, de toute la violence que tu as subie. Lorsque j'ai demandé à Solange, débarquée à Carrare il y a cinq mois, de m'accompagner pour témoigner avec moi de ce qui se passe, les yeux pleins de joie et de gratitude pour cette proposition, elle m'a dit : « Je viens pour apporter avec moi toute mon Afrique ».

Aujourd'hui, nous sommes ici pour témoigner d'une humanité nouvelle ; de personnes qui accompagnent des personnes à devenir des personnes ; de femmes qui aident des femmes à devenir des femmes : de personnes et de femmes qui ont accueilli l'étranger et l'étrangère qui se sont présentés à leur port, et qui étaient en toi. Merci de nous avoir écoutés et merci à ma famille, à mon mari et à nos trois enfants, qui partagent mon engagement.